

MLPo 20 268

Max WÄLDER

Le Naturalisme ...



MAX WALLER

---

LE

# NATURALISME

LITTÉRAIRE

---

*LETTRE A M. LOUIS HYMANS*

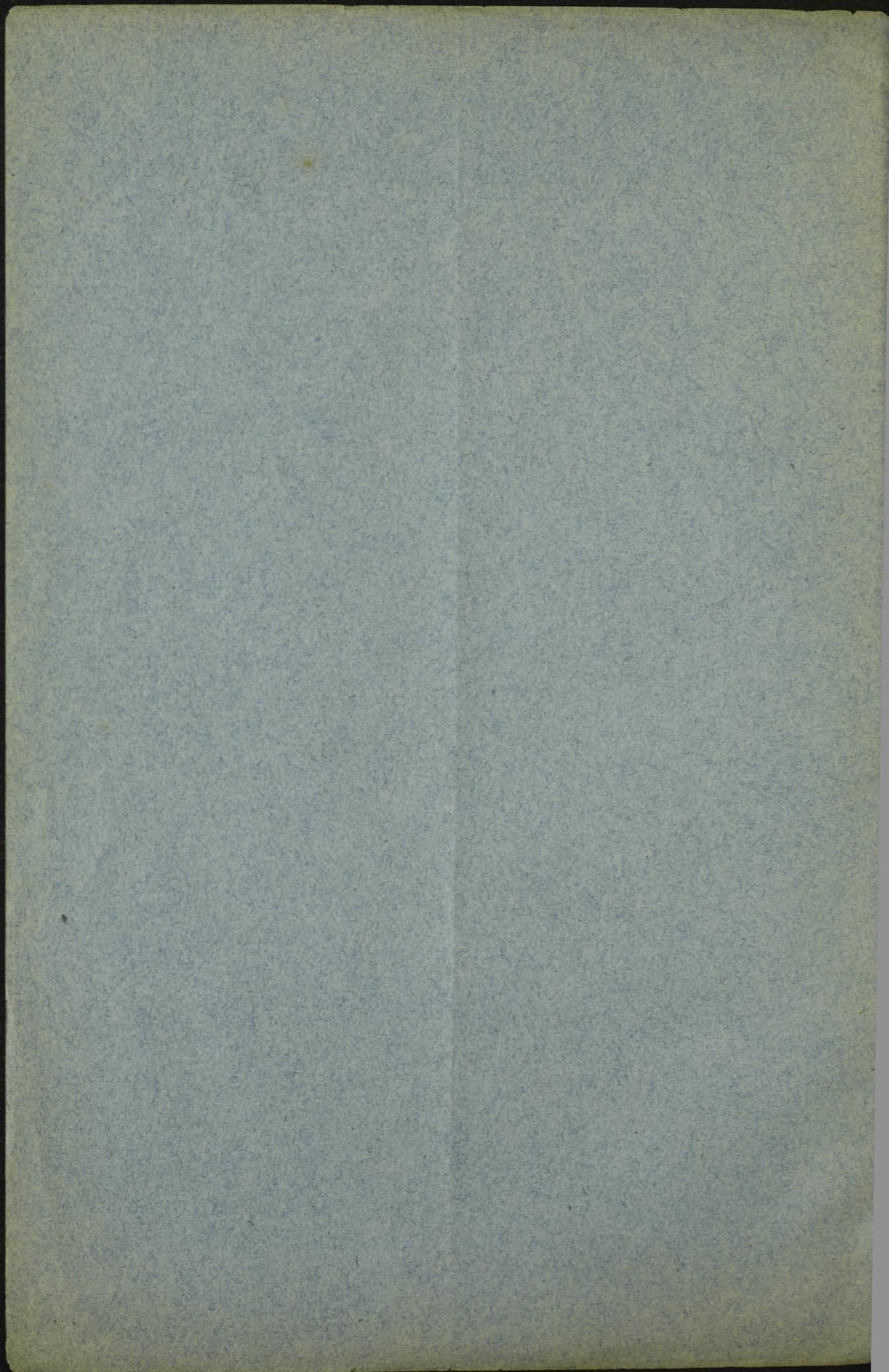


BRUXELLES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE, DE DISTRIBUTION ET D'AFFICHAGE

1, RUE D'ARENBERG, 1

—  
1882



MLPo 20268 100-  
9.51

LE NATURALISME  
LITTÉRAIRE

NATURALS

LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM OF NATURAL HISTORY

GEORGE ENGELMANN PAPERS

MAX WALLER

---

LE

# NATURALISME

LITTÉRAIRE

---

*LETTRE A M. LOUIS HYMANS*



BRUXELLES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE, DE DISTRIBUTION ET D'AFFICHAGE

1, RUE D'ARENBERG, 1

---

1882

WALKER

LE NATURALISME

LITTÉRAIRE

NATURALISME

# LE NATURALISME

## LITTÉRAIRE

### LETTRE A M. LOUIS HYMANS

Le grand, c'est le vrai.  
(VACQUERIE.)

Le 31 décembre 1881, Monsieur, vous avez donné, au *Cercle artistique et littéraire de Bruxelles*, une conférence sur — ou plutôt contre — le naturalisme en matière de littérature. Une semaine après, le 8 janvier 1882, vous avez publié dans votre journal, *l'Office de publicité*, un article intitulé : *A propos du naturalisme*. C'est à l'occasion de cela que je vous écris.

Et d'abord qu'est-ce que le naturalisme ?

Vous répondez : C'est la littérature pornographique (1). Le roman sale est

(1) Nous employons ce terme, quoique nous n'en ignorions pas la véritable signification. Le bibliophile-philologue Octave Uzanne explique clairement cette signification dans une lettre suivante qu'il adressait au *Figaro*, le 16 décembre 1880 : « Il n'est rien de plus « difficile à déraciner qu'une erreur poussée en pleine ignorance, avec l'âpre vitalité des « sauvageons. Depuis près de six mois, on répète avec un malin plaisir ces qualifications, « hier inconnues du vulgaire : *Pornographie, Pornographe, Pornographique* (Πόρνη, « fille publique, et γράφειν, écrire), sans se douter qu'on travestit bien gratuitement le « sens de ces mots de même origine, et qu'on les interprète d'une façon déshonnête, contre « le bon sens et le dictionnaire.

« Un *pornographe* est un *moraliste* ; il s'occupe de la statistique et des règlements de « la prostitution et cherche, par la logique et l'étude, les moyens capables d'arrêter les « progrès du vice. Parent-Duchatelet, l'auteur de *la Prostitution dans Paris* ; Tardieu, « Lecour et la plupart des médecins-légistes sont des *pornographes*. Zola, dans *Nana*, est « un *pornographe*. Le bureau des mœurs à la préfecture de police, est un bureau *porno- « graphique*. Mais nommer tous les *ignominiographes de la presse, des pornographes, « c'est, à proprement parler, faire un contre-sens ; c'est donner au criminel le nom de juris- « consulte, et je ne crois pas qu'il y ait pédanterie à relever une erreur grosse comme « l'immoralité que cette question soulève. »*

fatalement naturaliste et le roman naturaliste est inévitablement sale. C'est bien, je crois, l'idée que vous voulez exprimer par cette phrase : « Il est incontestable qu'il (le naturalisme) représente un genre de littérature tantôt malpropre, tantôt malsain, et trop souvent l'un et l'autre à la fois. »

J'ai toujours remarqué, Monsieur, que le polémiste qui voulait faire accepter une thèse douteuse, mettait bien vite en avant ces mots : « évident ! incontestable ! personne n'a jamais nié... ce serait absurde... mais, mon cher, tout le monde sait cela... » Ce « tout le monde » est généralement fort problématique ; n'importe ! l'interlocuteur craint de passer pour un ignorant, un « rétro »... et la thèse passe comme un roman de Feuillet à la *Revue des Deux-Mondes* !

Ce que vous affirmez, Monsieur, est on ne peut plus contestable : le naturalisme non seulement n'est ni malpropre, ni malsain, par lui-même, mais il est presque toujours meilleur à la santé humaine — passez-moi l'expression — que le romanesque et nuageux idéalisme. Il n'a jamais été dit *nulle part* que le romancier de l'école de Balzac dût aller chercher ses sujets dans les fanges ; s'il le fait, c'est qu'il trouve — ou croit trouver — dans les bas-fonds, un intéressant sujet d'étude, mais il peut parfaitement rester naturaliste et donner des livres d'une irréprochable pureté.

Cela est nettement exprimé dans ce passage de la préface des *Frères Zemganno*, le roman naturaliste du romancier naturaliste Edmond de Goncourt : « On peut publier des *Assommoir* et des *Germinie Lacerteux* et agiter et remuer et « passionner une partie du public. Oui ! mais, pour moi, les succès de ces « livres ne sont que de brillants combats d'avant-garde, et la grande bataille « qui décidera de la victoire du réalisme, du naturalisme, de l'étude d'après « nature en littérature, ne se livrera pas sur le terrain que les deux auteurs de « ces deux romans ont choisi. Le jour où l'analyse cruelle que mon ami M. Zola, « et peut-être moi-même, avons apportée dans la peinture du bas de la société, « sera reprise par un écrivain de talent et employée à la reproduction des « hommes et des femmes du monde, dans des milieux d'éducation et de distinc- « tion — ce jour-là seulement le classicisme et sa queue seront tués.

« Ce roman réaliste de l'élégance, ça avait été notre ambition à mon frère et « à moi de l'écrire. Le Réalisme, pour user du mot bête, du mot drapeau, n'a pas « eu en effet l'unique mission de décrire ce qui est bas, ce qui est répugnant, ce qui pue ; « il est venu au monde aussi, lui, pour définir dans de l'écriture artiste ce qui est joli, ce « qui est élevé, ce qui est bon, et encore pour donner les aspects et les profils des êtres raf- « finés et des choses riches ; mais cela, en une étude appliquée, rigoureuse, et non conven- « tionnelle, et non imaginative de la beauté, une étude pareille à celle que la nouvelle école « vient de faire, en ces dernières années, de la laideur.

« Mais pourquoi, me dira-t-on, ne l'avez-vous pas fait, ce roman ? ne l'avez-vous pas au moins tenté ? Ah ! voilà !... nous avons commencé, nous, par la canaille, parce que la femme et l'homme du peuple, plus rapprochés de la nature et de la sauvagerie, sont des créatures simples et peu compliquées, tandis que le parisien et la parisienne de la société, ces civilisés excessifs, dont l'originalité tranchée est faite toute de nuances, toute de demi-teintes, toute de ces riens insaisissables, pareils aux riens coquets et neutres avec lesquels se façonne le caractère d'une toilette distinguée de femme, demandent des années pour qu'on les perce, pour qu'on les sache, pour qu'on les attrape, et le romancier du plus grand génie, croyez-le bien, ne les devinera jamais, ces gens de salon, avec les racontars d'amis qui vont pour lui à la découverte dans le monde...

« Cette préface a pour but de dire aux jeunes que le succès du réalisme est là, seulement là, et non plus dans le canaille littéraire, épuisé à l'heure qu'il est, par leurs devanciers. » (1)

Vous le voyez, Monsieur, le naturalisme n'est, somme toute, que l'étude consciencieuse des hommes et des choses. Si les premières manifestations écrites de l'école ont été répulsives aux délicats, ce n'est que par une coïncidence, et vous n'avez pas le droit de condamner la théorie par le fait des écrivains qui ont placé leurs sujets dans des milieux qui vous répugnent. Je comprends parfaitement que *la Fille Élisa*, que *Germinie Lacerteux*, que *l'Assommoir*, que *Marthe*, que *Nana*, choquent votre délicatesse et votre goût, mais eussiez-vous été aussi révolté, si, au lieu de les lire comme vous avez lu *Monsieur de Camors* ou *Valcreuse*, vous les aviez considérés et lus comme des études sociales pareilles à celles de Parent-Duchatelet ?

Je ne le pense pas.

C'est pourtant à titre d'études, de dissections morales que leurs auteurs les ont publiés, et ce serait là leur excuse s'ils avaient besoin d'en donner une ; l'étude sociale, tel a été le but d'Henri Monnier, ce naturaliste scrupuleux que vous accouplez peut-être un peu légèrement au titi littéraire Paul de Kock, dans son chef-d'œuvre : *Les Bas-Fonds*. Voici ce que disait l'auteur des *Scènes populaires* dans la préface de ce livre : « Nous avons dramatisé par-fois ce que Parent-Duchatelet a décrit. Notre livre est en quelque sorte un livre de médecine sociale : c'est le *speculum* du médecin. La plaie est hideuse, il faut qu'un regard ferme se décide à la sonder. Ce n'est pas sans tristesse que nous nous sommes décidé à faire de notre plume un scalpel, et

(1) Edm. de Goncourt : *Les Frères Zemganno*.

« qu'après avoir i des petitessees de ce monde, nous avons osé descendre  
« jusqu'à ses vices et regarder en face les lèpres secrètes qui le rongent (1). »

Voilà donc deux grands auteurs, Edmond de Goncourt et Henri Monnier (dont vous qualifiez le style de « gauloiserie grivoise »), qui vous répondent : Nous avons voulu sonder des blessures, anatomiser des plaies, scruter des gangrènes, estimant qu'avant de guérir le mal il faut que l'on cherche où il gît ; voilà pourquoi nous avons écrit.

Cette recherche cruelle, les écrivains naturalistes l'ont faite sincèrement et je crois qu'ils ont bien fait, mais je veux admettre avec vous que cette littérature exclusive ne peut plus s'étendre ; je pense, avec Edmond de Goncourt, que le succès du réalisme n'est plus dans le canaille littéraire, épuisé aujourd'hui ; mais ce que j'affirme, c'est que jamais il ne s'est parqué systématiquement dans cette sphère, que jamais les écrivains réalistes, dans leurs professions de foi et leurs manifestes, n'ont dit : « le naturalisme sera fange ou il ne sera pas » ; j'affirme que son domaine s'étend à tout ce qui est beau et grand, que c'est de ses écrivains que sortiront les livres vraiment sains et utiles.

\* \* \*

L'étude exacte, telle est la devise. Ce que veut la formule nouvelle, je l'ai dit : c'est la vérité. Nous demandons que l'écrivain peigne les hommes tels qu'ils sont, voilà tout.

Le romancier qui, selon l'heureuse expression d'Edmond de Goncourt, n'est au fond qu'un historien des gens qui n'ont pas d'histoire, ne tire plus exclusivement son œuvre de son cerveau ; il la trouve dans les gens qu'il coudoie à chaque pas ; il note une à une les observations qu'il fait ; il crée aussi, mais ce qu'il crée est une page qui servira plus tard de document pour l'histoire du siècle.

Lorsque madame Sand prêtait à ses idylliques paysans des discours exquis débités dans une langue limpide et précieuse ; lorsqu'elle leur faisait déclamer, l'œil alangui, des sentimentalités crèmeuses, avec une voix navrée, elle trompait ses lecteurs ; elle créait des campagnards qu'elle n'avait jamais vus, qui n'ont jamais existé depuis que les blés ondulent dans les horizons, qui étaient faux de la casquette aux sabots, qui, au lieu de sentir bon le fumier, fleuraient mauvais l'ambre et la vanille, qui étaient aussi ridicules que les bergers de Racan et que les moutons roses de madame Deshoulières.

« O Corinne, s'écriait Théophile Gautier, à propos des personnages du

(1) Et que l'on n'accuse pas Monnier d'avoir voulu spéculer sur le vice ; son livre *les Bas-fonds*, bien autrement cru que *Nana*, ne fut tiré qu'à cent exemplaires et il est à peine connu, quoique ce soit le chef-d'œuvre de son auteur.

« roman-nature, toi qui laisses au cap Misène pendre ton bras de neige sur ta  
« lyre d'ivoire, tandis que le fils d'Albion, drapé d'un superbe manteau neuf et  
« chaussé de bottes à cœur parfaitement cirées, te contemple et t'écoute dans  
« une pose élégante, Corinne, qu'aurais-tu dit de semblables héros ? Ils ont  
« pourtant une petite qualité qui manquait à Oswald : ils vivent, et d'une vie  
« si forte qu'il semble qu'on les ait rencontrés mille fois. » (1) Nous ne voulons  
plus de ces êtres factices, maquillés d'orgeat, qu'on nous sert sous les poétiques  
vocables de Werther, d'Adolphe, d'Oswald, de Stephen, d'Obermann, d'Albert  
de Rudolstadt, d'Armand Duval.... Ce qu'il nous faut, ce sont des hommes  
vrais, des hommes en chair et en os, qu'on reconnaisse pour les avoir vus ; des  
hommes bien campés sur leurs jambes, buvant et mangeant, vivant surtout, et  
non de ces marionnettes fadasses, anodines, écœurantes, immobiles comme des  
pantins de cire.

Nous voulons que notre bibliothèque naturaliste soit une galerie de tableaux,  
dans laquelle l'avenir nous reconnaisse tels que nous avons été, et non tels que  
nous auraients faits les rêveurs et les poètes.

J'ai constaté, Monsieur, que la lecture d'un roman idéaliste quelconque ne  
laissait au cœur et à l'esprit que dégoût, que lassitude, que déception, et, si  
vous voulez prendre la chose au point de vue moral — dussé-je passer pour un  
Joseph Prudhomme, — que répondriez-vous à la jeune fille qui, après quelques  
mois de mariage, viendrait vous crier, à vous, auteurs idéalistes : Vous avez  
menti, vous m'avez trompée ; vos romans ont peuplé mon cœur de visions  
idéales ; je m'étais figuré une béatitude d'amour, une vie à deux pleine d'ex-  
quises douceurs, et, par votre faute, je suis tombée du haut de mon azur dans  
les rancœurs de la réalité ; au lieu de me préparer à vivre, vous m'avez habituée  
à rêver ; au lieu de m'apprendre le fond des choses, vous m'en avez doré la  
surface pour m'empêcher de les voir ! Que répondriez-vous ? et Émile Zola, que  
vous méprisez tant, n'a-t-il pas raison lorsqu'il dit, dans un de ses nombreux  
articles du *Figaro* (que vous n'avez probablement pas lus avec attention) : « Si  
« l'on pouvait ouvrir le crâne d'un homme nourri de ces romans et de ces  
« drames menteurs, où ne retentissent que des mots sonores et qui sont le  
« contraire de notre existence quotidienne, on en constaterait le vide, le vague  
« et l'obscur. De pareilles lectures et de pareils spectacles ne peuvent qu'en-  
« courager les débauches solitaires, les réserves jésuitiques, les compromis  
« et les détours du cœur. Walter Scott a fait plus de filles coupables et de  
« femmes adultères que Balzac. George Sand a créé toute une génération de

(1) *Portraits contemporains.*

« rêveuses et de raisonneuses insupportables. Chez une femme qui prend un  
« amant, il y a toujours au fond la lecture d'un roman idéaliste, que ce soit  
« *Indiana* ou le *Roman d'un jeune homme pauvre*.

« Rien ne trouble comme ces pages qui emportent le lecteur dans le rêve des  
« grandes passions, et où, quel que soit le dénouement, la faute devient le seul  
« bonheur qu'on puisse goûter sur terre, grâce au tableau mensonger et  
« séduisant que l'auteur fait de l'amour. Ce ne sont que tourelles éclairées par  
« la lune, que promenades sous les allées au chant du rossignol, que longs  
« serments et que baisers assurant une éternité de jouissance. Les personnages  
« ne mangent pas, ne vieillissent pas, n'ont aucune des infirmités de la nature ;  
« ce qui change ces livres, avec leur morale relâchée, leurs tolérances poé-  
« tiques, en une terre supérieure qui dégoûte de la nôtre et fait prendre en  
« mépris nos réalités, le ménage, le train-train quotidien, les nécessités du corps,  
« tout ce qui nous attache au sol. Le détraquement social et la perversité  
« sensuelle sont au bout.

« Prenez, au contraire, un roman naturaliste, et vous en tirerez conti-  
« nuellement les leçons du réel. Les rêveries dangereuses ne sont plus per-  
« mises. Voilà le mal dans son horreur, voilà la faute dans les saletés et les  
« tourments de ses conséquences, et toujours sort cette conclusion que la vertu  
« et le bonheur sont dans la logique, dans l'acceptation du vrai, dans le juste  
« équilibre de l'homme avec la nature qui l'entoure. » (1)

Est-ce à dire que nous demandions qu'on donne *Nana* ou la *Fille Élisa* comme  
prix d'excellence dans les pensionnats de demoiselles ? La réponse se devine.  
Il est inutile d'enseigner les brutalités humaines avant le moment où la science  
en sera inévitable. La femme ne doit pas mettre son regard dans les plaies  
hideuses, mais il y a d'autres œuvres vraies que celles que « l'opposition » met  
toujours en avant ; il y a d'autres productions réalistes que ces études atroces  
écrites pour les hommes, pour les forts, et celles-là vous n'en parlez pas.

\* \* \*

A quoi bon, dit-on, décrire ce que nous avons sans cesse sous les yeux ?  
Voilà une question qu'à propos du naturalisme posent une foule de gens, sans  
se douter qu'elle équivaut à celle-ci : à quoi bon peindre ? A quoi bon les  
paysages ? on n'a qu'à sortir de la ville pour en voir ; les hommes ? on ne  
rencontre qu'eux ; les fleurs ? on peut les acheter au marché ; et ainsi de  
suite.

Mais le naturalisme, dit-on encore, c'est de la photographie !  
De la photographie !

(1) *Figaro*. Dimanche 21 août 1881.

Je gage que vous seriez bien embarrassé, Monsieur, d'expliquer ce terme, appliqué à la littérature. En peinture, il signifie un moyen artificiel, mécanique; mais dans le roman, quel qu'il soit, il ne peut plus être un blâme, puisque le moyen artificiel n'existe plus; idéalistes et réalistes écrivent avec une plume, je pense; les deux écoles mettent du noir sur du blanc, comme disait Gautier; où voyez-vous là de la photographie?

Peut-être veut-on dire que, comme le photographe, l'écrivain prend brutalement les choses sans en arrondir les angles, sans discerner ce qui flattera l'œil de ce qui pourra le blesser, mais cela est une grosse erreur. Oseriez-vous avancer par exemple que *le Casseur de pierres* de Courbet, que — pour être plus actuel — *l'Aube* de Hermans ou *le Retour du bal* de Gervex sont des photographies?

Quel est le but de l'écrivain qui décrit? Évidemment de faire voir au lecteur le paysage ou l'appartement qu'il a sous les yeux; il veut faire passer dans l'œil du lecteur ce qu'il a sur sa propre rétine, et, s'il parvient à ce résultat, nous est avis que sa description est bonne. Il y a donc là un but vers lequel tend constamment le romancier. Cela étant admis, permettez-moi de discuter les moyens à employer.

Eh bien! le romancier naturaliste estime qu'il doit détailler sa description, noter les nuances les plus légères, familiariser le lecteur avec les lieux où il veut le transporter, l'y installer comme chez lui, l'y faire vivre; par ce moyen de peinture minutieuse que vous lui reprochez, l'écrivain espère arriver au but visuel dont je viens de vous parler. Comparez son procédé avec celui de vos auteurs favoris et dites-moi, Monsieur, lequel a le mieux réussi. Je sais bien que beaucoup de personnes ne savent pas lire les longues descriptions, qu'agacées par la marche paisible des romans d'analyse, elles passent des dix pages pour revenir à l'action; je sais bien que l'on a blâmé Émile Zola d'avoir, dans *Une page d'amour*, fait plus de quatre descriptions de Paris; relisez ces pages; l'auteur, séduit par la difficulté d'un tour de force, y a décrit la grande ville sous différentes tombées de jour; les mêmes horizons il les a rendus avec des teintes diverses, sous l'étincellement doré des gerbes de soleil, et sous la gamme grise des pluies fines et des brouillards; là radieuse de gaieté, là morne et comme appesantie par une immense tristesse. Il a cédé victorieusement à son besoin de virtuosité picturale, à son tempérament vigoureux de descripteur; on n'a pas voulu comprendre cela.

\* \* \*

C'est avec Honoré Balzac que le roman *vrai* a été définitivement introduit dans la littérature. Malgré les concessions que dut faire à l'ancienne formule

l'auteur des *Parents pauvres*, il est généralement admis qu'il a bouleversé les tendances fantaisistes du roman. Son vaste édifice littéraire, *la Comédie humaine*, repose sur l'étude, sur l'observation constante ; au contraire des œuvres qui faisaient prime avec Sue, Dumas, etc., celles de Balzac sont des pages d'histoire humaine ; elles sont vivantes, on s'y sent en pays de connaissance ; elles sont réalistes, ou, pour bannir un instant ces vocables à chicane, nature, réelles.

Et ne croyez pas, Monsieur, que l'école nouvelle se réduise à ce maître et à... Zola. Il y a plus de naturalistes que vous ne pensez ; en dehors de Stendhal et d'Henry Monnier, le réalisme compte le grand Flaubert, les Goncourt, Daudet, Zola, Duranty, le simple et poignant auteur du *Malheur d'Henriette Gérard*, Fabre, le défroqué des *Courbezon* et de *l'Abbé Tigrane* ; il y a encore Vallès, le révolté de *Jacques Vingtras*, Lemonnier, ce Belge peintre de race, l'âpre écrivain du *Mort*. Relisez ensuite les auteurs qui, entrés de plein pied dans la grande voie vivante, ont délaissé la littérature pour la production facile. Ulbach n'a donné qu'un roman vrai, *Monsieur et Madame Fernel* ; c'est sa maîtresse-œuvre ; Malot n'a donné qu'un roman vrai, *les Victimes d'Amour* ; c'est sa maîtresse-œuvre ; About n'a donné qu'un roman vrai, *Madelon* ; c'est sa maîtresse-œuvre. Et vous-même, Monsieur, tout en gardant l'empreinte de l'idéalisme, n'avez-vous pas, avant vos travaux historiques et parlementaires, écrit un roman de mœurs, exact, calqué sur la vie belge, sur la bourgeoisie enfoncée dans ses petites et ses ridicules ? n'avez-vous pas aussi, vous, écrit un roman visiblement inspiré de Balzac et des *Scènes populaires* ? n'avez-vous pas enfin, écrit un roman naturaliste ou peu s'en faut : *la Famille Buvard* ? (1) Renégat !

Vous dites, en parlant toujours des auteurs modernes : Qu'ils aient donc le courage de publier en feuilleton un roman naturaliste ! Vous oubliez, sans doute, que *l'Assommoir* a paru dans le *Bien public*, *Nana* dans le *Voltaire*, ainsi que *le Mort* de Lemonnier, et, à l'heure où je vous écris, le *Gaulois* donne *Pot-Bouille*.

Voici encore, Monsieur, un passage de votre article :

« J'avais à caractériser le naturalisme et non pas à peindre tel ou tel écrivain  
« à qui il plaît d'être, selon son penchant de telle ou telle heure, naturaliste,  
« spiritualiste, ou romantique..... »

Ce qui revient à dire que *le Nabab*, *Jack*, *les Rois en exil*, *Numa Roumestan* ; que *la Conquête de Plassans*, *une Page d'amour*, *la Fortune des Rougon* ; que *Madame Gervaisais*, *Charles Demailly*, *les Frères Zemganno* ; que *l'Éducation sentimentale*, un

(1) Louis Hymans : *la Famille Buvard* (scènes de mœurs bruxelloises), 2 vol. Bruxelles et Leipzig. Aug. Schnée, 1858.

*Cœur simple, Bouvard et Pécuchet*; qu'un *Coin de village*, que le *Père Goriot* et *Eugénie Grandet*, n'étant pas du genre de *Nana*, sont des romans idéalistes, romantiques ou spiritualistes, comme vous dites.

Nous tombons, vous le voyez, dans l'absurde; et, d'après vos théories, Monsieur, il n'y a jamais eu que deux vrais naturalistes : Cambronne et M. Margue!

Ensuite vous décidez d'emblée que tout ouvrage naturaliste est sale, pornocratique, immonde et vous donnez comme preuve un roman nouveau d'un Louis Davyl : 13, *Rue Magloire*, roman que vous avouez avoir tout au plus parcouru.

Par curiosité et sur votre réclame, j'ai acheté ce livre, et je l'ai lu, ce qui est plus beau encore. C'est aussi naturaliste que les *facta* de Bouvier, Richebourg, Matthey, Montépin et consorts. C'est une grande machine mélodramatique à laquelle il ne manque que le trémolo des crin crins, et, sous prétexte que ce n'est pas propre — oh! non! — vous concluez : naturalisme. Ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ?

Et, puisque je suis retombé sur votre article, que dites-vous de cet argument étrange que vous apportez à votre thèse :

« L'autre soir, comme je sortais du Cercle, un homme de beaucoup d'esprit et qui passe pour un bon juge en fait d'art et de littérature, m'accosta et me dit :

« Avez-vous lu... (je ne dirai pas quel livre nouvellement paru à Paris, car je ne veux pas lui faire une réclame (1). Voilà le vrai naturalisme, voilà le vrai chef de l'école.

« Je répondis négativement.

« C'est dommage, me dit-il. Seulement, quand vous l'aurez lu, vous aurez soin de ne pas le laisser traîner sur votre bureau. Il me semble que cela dit tout. »

Ne le laissez pas traîner sur votre bureau, voilà le grand argument, le mot de la fin, le coup de Jarnac !

Mais, Monsieur, si je dois apprécier un livre sur cette question : Puis-je le laisser sur mon bureau? il n'y a plus de littérature possible. Si j'ai des fils, je me garderai bien de laisser traîner sur mon bureau Henri Mürger, Gautier, etc.; si j'ai des filles, je n'y laisserai rien traîner du tout; si j'ai des bébés, je me garderai d'y laisser mon canif ou ma boîte d'allumettes et dans tous les cas je n'y laisserai pas ma bourse. S'en suit-il que tout cela soit immondices? A ce compte, les livres de Droit et de Médecine ne sont plus possibles, les

(1) O sainte logique, voile-toi la face!

journaux sont bons à mettre avec le sonnet de Philinte, et la littérature toute entière, depuis Rabelais jusqu'à Hugo, n'est qu'un vain mot. A vrai dire, votre mot de la fin (qui dit tout) est d'une cruauté excessive !

\* \* \*

Il s'est trouvé, dans le nombre des œuvres naturalistes, des romans qui, malgré leur puissance d'observation, choquent la délicatesse des lecteurs inaccoutumés à la peinture brutale des réalités humaines, mais vous avouerez que, dans le cant idéaliste, il y a des romans non moins choquants et certainement plus dangereux par leur façon séduisante de montrer les choses. Faites les parts égales et rassemblez vos souvenirs. Je ne citerai que *Mademoiselle de Maupin*.

En résumé, Monsieur, votre querelle tient toute entière sur cette pointe d'aiguille : une question de mots. Vous combattez la littérature ignominio-graphie, comme dit Octave Uzanne, et vous vous figurez combattre le naturalisme avec lequel vous la confondez. Votre erreur vient sans doute de ceci, que vous n'avez pas basé votre thèse sur une définition exacte du romancier naturaliste : *celui qui peint les choses qu'il veut, mais toujours telles qu'elles sont*.

Si vous partez de là, vous comprendrez que, dans la nouvelle école qui n'en est pas une, gît l'avenir de la grande littérature, saine, large et vivante.

Le roman naturaliste n'a pas jusqu'ici entièrement atteint son but ; il n'existe pas encore dans toute l'intégrité de sa formule. Aucun des ouvrages, même des meilleurs, de l'école nouvelle, même *Madame Bovary*, n'est absolument vrai. Nous voudrions qu'avant de faire parler ses héros, l'écrivain se demandât : parle-t-on ainsi dans le milieu que j'étudie ; tel mot n'est-il pas trop relevé, trop littéraire ? qu'il mît au besoin des fautes de langue dans la bouche de ses personnages, de ces fautes courantes qui passent presque inaperçues, comme l'omission des subjonctifs, par exemple, dût-il être suspecté, par la légèreté même de ces erreurs que tout le monde commet, de ne pas connaître la grammaire. Nous voudrions que le romancier ne fit usage de son style sien que dans la description, qu'il mît là toute sa puissance pour reproduire la nature et les choses telles qu'elles sont en réalité ; qu'au lieu d'allonger ces descriptions minutieuses qui ont fait accuser les romanciers modernes de « commissaire-prisorisme », il concentrât, il quintessenciât, il « sublimât » ses esquisses, ainsi que l'a fait victorieusement Flaubert ; ce résultat auquel le romancier ne pourra arriver, comme Flaubert, qu'à force d'étude, de patience et d'« œil », ce résultat donnera à la description la valeur d'un tableau ; courte, elle permettra au lecteur d'embrasser l'ensemble pictural, de discerner les obscurs et les clairs, les plans et les perspectives.

Alors seulement le naturalisme sera maître, alors parfait, alors incomparable.

Ceux qui lisent ne sont pas encore accoutumés au roman moderne. Ils veulent être *amusés*, ils ne le sont pas. Le roman naturaliste n'a pas pour objectif l'amusement : son but est plus élevé ; il veut enseigner, et cela en visant au grand art qui attache et qui charme. Si l'intérêt brut, la complication des données, le mystère palpitant qu'on ne dévoile qu'à la dernière page, faisaient la beauté des livres, Montépin, Gaboriau et Richebourg seraient les maîtres de la littérature, et les romans de cour d'assises, qui ne valent pas les comptes-rendus de l'affaire Vaughan, seraient tout bonnement des chefs-d'œuvre.

Ce qui donne au livre sa beauté, c'est sa vie, sa chaleur ; plus les héros en seront réels, plus le lecteur s'incarnera en eux ; plus ils seront vrais, plus on les comprendra.

Qu'importe dans un livre la trame banale dont on devinera le dénouement après avoir lu les dix premières pages de l'œuvre et que la table des matières suffit à dévoiler ? Ce n'est pas à l'enchevêtrement plus ou moins habile des situations que l'on reconnaît l'artiste, c'est à l'exécution, à la vérité ; et une école qui prend pour base cette vérité qui illumine ses œuvres, une école qui, malgré les écarts compromettants de la première heure, fonde ses productions sur l'étude consciencieuse et large, cette école sera, malgré tout, celle des vrais artistes et des grands écrivains.

MAX WALLER.





